

## Le tableau de l'espoir

Je crache en direction du car qui s'en va, un ramassis de bave bien dégoûtant qui ne manque pas le phare arrière.

*Pauvre merde.*

Le car du foyer s'éloigne sur le petit chemin, me laissant seul devant cette vieille ferme complètement coupée du monde. Je ne veux même pas me retourner pour la regarder. « Des vacances au contact de la nature », ils appellent ça des vacances ! C'est juste un coin sale, où il n'y a sûrement même pas d'eau potable et où il faut chier dans un seau.

*Ça pue la vieille campagne, la merde de vache et tout ce qui va avec !*

Même les arbres autour de moi semblent rigoler de ma situation, de ma rage...

Ces vieux arbres dans cette clairière coupée par le chemin. Ce chemin sinueux recouvert de cailloux grossiers où a tranquillement disparu le car. Le car qui ressemble plus à une grosse voiture moche. Cette grosse voiture moche que je reverrai dans deux semaines.

Je décide d'oser me retourner pour calculer (évaluer) la ferme du regard. Elle est rouge, rouge foncé. Le toit formé de tuiles brunes s'étale comme s'il fondait sur les murs.

*Mais pourquoi un toit comme ça ?? Ça m'achève, vraiment.*

Les fenêtres se serrent les unes contre les autres, comme pour se tenir chaud. Le plus bizarre, c'est qu'elles sont toutes au même endroit et toutes petites. Alors mes yeux se posent sur la porte, rectangle massif taillé grossièrement dans un bois foncé. Une tête de taureau dorée porte dans ses naseaux un énorme anneau. Ils auraient pu mettre une cloche, au lieu de ce truc au milieu de la porte. Ou s'ils étaient un minimum dans la technologie, une vraie sonnette. C'est sûr qu'en entrant je me trouverai nez-à-nez avec une grosse lampe à huile...

Je sursaute quand la porte (le battant) s'ouvre à la volée, dans un grincement défonce-oreilles. Une grosse femme trapue apparaît à l'embouchure (dans l'encadrement) de la porte. Elle n'est pas toute jeune, des cheveux gris encadrent son visage ridé. Elle mime un sourire rassurant.

-Bilal ? On t'attendait ! Rentre, j'ai préparé un gâteau !

Et elle s'en va, laissant la porte grande ouverte. Je ravale ma salive, tout ce que j'ai envie de faire c'est me barrer. Mais je suis tellement loin d'un éventuel arrêt de bus que je ne peux pas. En plus, une fine pluie commence à tomber, pour (tout) arranger. Je serre les poings, sentant venir un nouveau flot de colère. Cette dame n'a pourtant pas l'air méchante...

Je m'avance en trainant ma valise, fixant le sol, un sol de graviers, évidemment, sale et recouvert de terre, ou peut-être que c'est autre chose. Je frissonne de dégoût.

*C'est pas possible...*

Quand je passe la porte, une odeur de bois et de gâteau aux prunes m'enveloppe. Je me retrouve dans un couloir à peine éclairé, où sont posées des paires de bottes. Mes Nike vont faire bizarre à côté de ces vieilles chaussures pleines de boue. Le sol du couloir est fait de pierres grises, on est loin d'un sol moderne... J'hésite à retirer mes baskets, étant donné la poussière. Mais je finis par les enlever et je franchis une porte au bout du couloir.

Bon ok, je me suis trompé. Il n'y a pas de lampe à huile. Mais la ferme n'est pas très éclairée, le faible halo orange que les lampes divulguent ne vaut pas une grande fenêtre.

Je marche lentement dans ce qui paraît être le salon, qui semble presque venir d'une autre époque. Il y a deux fauteuils et un canapé qui me font penser à ceux qu'on voit dans les décharges, une table basse... et une télé. C'est la seule chose un peu moderne.

Je sursaute quand une voix traverse la salle.

-Et, tu veux pas venir ? Ma mère a fait plein de bouffe pour ton arrivée, alors... »

La voix vient d'une fille d'à peu près mon âge, debout devant l'encadrement de ce qu'il semble être une cuisine. Elle a les yeux bleus, ce qui tranche avec mes yeux foncés. Elle est plutôt maigre et ses cheveux clairs sont très longs.

-Ouais c'est bon j'arrive... Tu vis vraiment dans cette ferme ? »

Elle hausse un sourcil et me dévisage comme si j'étais un débile.

-Bah, à ton avis ? »

Sur ce elle s'éloigne et j'entre dans la cuisine.

-Et bien, assieds-toi ! Je vois que tu as fais la connaissance de Maeva. Elle est très gentille, tu verras ! Moi c'est Sylvie, sa mère. Je te présenterai mon mari quand il rentrera du travail. J'ai pris de mon temps pour bien t'accueillir, tu aimes le gâteau aux pruneaux ? »

Je hoche la tête et m'assieds. Je ne suis vraiment pas d'humeur à parler avec une inconnue qui est faussement gentille avec moi. Et son mari, j'en ai rien à foutre.

\*\*\*\*\*

Heureusement que la nourriture est bonne. Le premier soir, j'ai presque rien mangé, pas parce ce que je n'avais pas faim, mais parce ce que je voulais montrer que ça me dérangeais d'être là. Mais sous le regard insistant de Sylvie et de sa fille, je me suis un peu senti gêné, c'est énervant.

Et puis François, le père est arrivé. La famille au complet. Sylvie est tellement bavarde, chaque jour elle a de nouvelles choses à dire, alors quand elle est au travail ou vers « ses belles bêtes » comme elle nomme les animaux, je suis un peu tranquille.

Plongé dans la contemplation d'un réseau miraculeux que mon téléphone arrive à capter, je ne remarque pas Maeva dans l'encadrement de la porte de ma chambre.

-Viens. Ça fait déjà cinq jours que t'es là, et on n'a même pas commencé la thérapie. »

Je lève lentement mon regard vers le sien. *Attend, y a vraiment une thérapie ?!* J'exprime mes pensées à haute voix.

-Bah oui, sinon tu serais pas là. »

J'ai perdu le réseau aussi vite qu'il est apparu, je rage. Et puis, je suis Maeva parce que je n'ai rien à faire d'autre.

Elle m'emmène dans le hangar proche du parc des vaches. Je n'y suis jamais allé, c'est un petit hangar assez banal. *Elle veut me présenter les tracteurs de son père ou quoi ??* En vrai, cette fille doit avoir un problème. Quand j'entre dans le lieu, je vois directement des tableaux. Plein de tableaux, mais des tableaux bizarres. Il y en a qui sont gribouillés de peinture de plusieurs couleurs. Et, dans un autre coin, des toiles entièrement noires. De gros pots de peinture sont dispersés un peu partout. Sur une table, des pinceaux de toutes les tailles sont soigneusement posés. Le sol est recouvert d'une protection contre la peinture, et cette protection est pleine de taches de toutes les couleurs. Une odeur de peinture (sans blague) enveloppe le lieu. Une seule et même salle, grande et recouverte de peinture. Ça dégage quelque chose, une émotion, ça me prend à la gorge.

-Je vais te donner une toile blanche, et dessus, tu exprimeras ta colère, ton vécu. Tu prendras des pinceaux, de la couleur, tout ce que tu veux. Et puis, tu gribouilleras. Ensuite, quand tu en auras fini avec tous ça, tu recouvriras le tout de noir. Tu iras de l'avant. »

Elle me fixe intensément, puis commence à installer une grande toile contre un mur.

Je décide de me prêter au jeu, même si je ne veux pas. J'attrape un gros pinceau, je me mets à choisir une couleur. Vert, comme le pull que portait ma mère quand le service social est

venu me chercher dans mon ancien appart. Un flot de souvenir me revient. Une colère mêlée de tristesse brouille mes sens. Je trempe le pinceau dans le pot et le balance violemment contre la toile. La couleur explose avec force. Je ramasse le pinceau et recommence. Maeva m'observe tout au fond, vers l'entrée du hangar, derrière moi. Mais je m'en fiche.

Je choisis une autre couleur. Rouge. Rouge comme le sang de mon père qui coule dans mes veines, ce père que je ne connais pas, que je ne pourrai jamais connaître. Je balance la couleur, avec tellement de rage que ça en explose de partout. Le vert et le rouge, deux couleurs si opposées, qui vont si mal ensemble. Je les mélange sur la toile, effectuant des ronds avec un nouveau pinceau. Ça devient brun, un brun sale. Pris de nouveau de colère, je prends de l'orange. Orange comme la peluche que ma mère m'avait offerte quand j'étais petit, elle avait mis de côté un peu d'argent pour m'offrir ce tigre orange au magasin. Je l'avais caché dans le foyer.

Je lance des jets de peinture sur le brun.

Pendant cet exercice, je revois des images de ma vie. Moi, petit garçon à la peau bronzée, aux yeux et aux cheveux noirs. Ce petit garçon vivant avec une mère jugée irresponsable. Ce « pauvre garçon qui n'a pas de père ». Ce garçon qui grandit dans le foyer avec une rancœur et une colère. Et sa maman, en hôpital psychiatrique. C'est qu'elle a dû finir un peu folle, cette dame, comme diraient les vieilles de mon ancien quartier.

À la fin, je suis essoufflé. Ma peinture est recouverte de tellement de nuances, c'est ma colère, ma tristesse, c'est mon intérieur qui est exposé devant moi. Alors, Maeva s'approche de moi.

-Maintenant, songe à recouvrir le tout de noir. »

-Non. »

Je la fixe avec un regard noir, pourtant je n'ai plus d'émotion de colère. Je pars sans rien dire, tête haute, le cœur remué.

\*\*\*\*\*

C'est la première fois depuis des années que je pleure. Les larmes dévalent le long de mes joues, rongent mon visage, et ça fait un bien fou. Je veux repartir à zéro, j'en suis sûr. J'ai toujours joué le dur, alors qu'au fond, j'ai juste besoin d'un équilibre. Je réfléchis, que faire avec cette peinture, que faire avec mon passé ?

Cette nuit, je me colle contre la fenêtre de ma chambre et observe le hangar. Je vais le faire. Je décide de sortir en douce, en plein milieu de la nuit. C'est pas compliqué, tout le monde dort. Comme la porte est verrouillée, je me faufile par une fenêtre. Je me fais un peu mal mais je m'en fous. Il fait frais, la nuit est silencieuse. La porte du hangar coulisse doucement, et je me retrouve face à ma peinture. Elle n'a pas bougé, elle n'est pas finie. J'allume la lumière et attrape un pinceau. Je me mets alors au travail, recouvrir le tout de noir. J'y vais lentement, en m'appliquant. La toile est maintenant noire, épaisse des couches de peinture que j'y ai mises. C'est bien beau tout ça, mais il manque un truc. J'attends, j'attends que ça sèche. J'en profite pour observer les autres peintures, me demandant comment d'autres personnes ont vécu tout ça.

Ensuite, une idée me vient, la meilleure idée que j'aie jamais eue.

Je prends un pinceau de taille moyenne et dessine par dessus le noir les contours d'un soleil. Puis, je le remplis de jaune, je fais les rayons, de toutes tailles. Je m'applique, je fais le plus beau des soleils du monde.

Je me sens bien, mon soleil représente mon espoir, le renouveau. Ça va mieux.

Je souris, je m'éloigne, je vais commencer ma nouvelle vie.